

## LES DEUX THÉODORE : LETTRES DE GOUVY À DUBOIS

*Étienne Jardin*

Théodore Gouvy (1819-1898) et Théodore Dubois (1837-1924) sont des compositeurs aux parcours relativement dissemblables. Le premier, contemporain de Charles Gounod, ne put entrer au Conservatoire de Paris et effectua presque toute sa carrière en marge des grandes institutions musicales françaises, aussi bien lyriques que symphoniques ; le second, né deux ans après Camille Saint-Saëns et un an avant Georges Bizet, fit une brillante carrière académique : grand prix de Rome en 1861, professeur au Conservatoire dès 1871, directeur de l'établissement entre 1896 et 1905 et membre de l'Institut en 1894. Le rapprochement des deux musiciens, dont témoignent les six lettres reproduites ci-après, ne doit pourtant pas nous surprendre et peut être lu à la lumière de ce qu'écrivit Dubois en annexe de son *Journal* dans les années 1920 :

*Qui se souvient aujourd'hui de Gouvy ? Celui-là était pourtant un musicien distingué, symphoniste habile, auteur d'oratorios et de nombreuses œuvres de musique de chambre. Malheureusement, sa personnalité n'apparaissait qu'à travers les maîtres classiques, notamment Mendelssohn. De là, sans doute, l'indifférence actuelle pour ses œuvres, qui ne sont pourtant pas sans mérite. [...] Gouvy n'aimait pas la musique à programme, et il m'a battu un peu froid d'avoir mis une légende en tête de l'Ouverture de Frithiof ! Il était intransigeant, mais excellent homme, d'un esprit très cultivé. Les musiques ultra-modernes d'aujourd'hui l'eussent rendu bien malheureux ! Il est mort à temps !*

L'amitié entre Dubois et Gouvy s'explique par une compatibilité de caractères mais également par une posture similaire vis-à-vis de la pensée musicale de leur temps : alors que la Troisième République valorise une production ostensiblement en rupture avec la tradition, tous deux décident d'inscrire leur modernité dans la continuité du romantisme européen. La correspondance de Théodore Gouvy (en partie transcrite dans la thèse de Martin Kaltenecker, soutenue en Sorbonne en 1986) témoigne d'une vénération pour Beethoven et Rossini. Au cours de la Troisième République, son regard sur ses contemporains révèle également une nette préférence pour ceux qui n'ont pas écouté les sirènes d'un romantisme exalté :

*Je n'hésite pas à dire que cette Quatrième Symphonie est ce qu'il y a de plus beau parmi les œuvres de Brahms que je connais. Cet homme poursuit son idéal par des chemins qui lui sont propres, sans songer si le monde le comprend et peut le suivre ; il ne se préoccupe jamais (comme nous tous) de plaire, sa muse apparaît souvent voilée par la brume ; il nous propose des énigmes que nous ne pouvons résoudre sur le champ, tout vient chez lui différemment de ce à quoi l'on s'attendait, il méprise l'effet facile.*

(Janvier 1885.)

*[À propos de Richard Strauss :] Ce gamin imberbe est déjà un maître, et aussi un excellent dirigeant (chef d'orchestre) en herbe.*

(9 janvier 1887.)

*[Tchaïkovski] est un homme calme, aimable, aux cheveux déjà blancs. Sa Suite m'a un peu surpris, le finale est assez barbare, mais plaira à Paris.*

(Novembre 1887.)

*[Vincent d'Indy] reste un génie échevelé qui devrait bien se ranger.*

(Mai 1889.)

*Berlioz fixe son œil au plancher, Beethoven fixe son œil en haut !*

(Décembre 1890.)

Bien qu'extrêmement critique face à Wagner, Gouvy reviendra sur ses premières impressions d'auditeur après la mort du compositeur :

*Figurez-vous un musicien qui mettrait les mains sur son orgue et qui ferait pendant un quart d'heure des suites d'accords tenus, en dérangeant simplement de temps en temps un doigt ou l'autre. Supposez maintenant que le musicien soit un harmoniste ignorant et qui ne se gêne pas pour laisser traîner quelquefois des doigts dans des accords où ils n'ont rien à faire, voilà à peu près le chaos sans forme et sans idée qui nous a été servi sous le titre de Tristan et Iseult. Puis est venue l'introduction de Lohengrin avec ses effets de théâtre sur le feu, et enfin la marche des fiançailles du même opéra, qui a même eu un fort grand succès.*

(Lettre à Hiller, publiée dans le *Journal du Bas-Rhin* en 1860.)

*Wagner est mort en laissant derrière lui des partisans fanatiques et des adversaires passionnés. La vérité se trouve entre les deux. Génie novateur, le plus hardi qui ait jamais vécu, il plaça haut son idéal et suivit avec une volonté de fer la ligne qu'il s'était tracé. L'avenir dira si, en poussant son système jusqu'à l'excès, il n'a pas dépassé les limites de l'Art vrai. Comme homme, il laissera peu de regrets, ses ennemis lui ont fait moins de tort que son propre caractère. Il faut une preuve vivante que la nature humaine ne supporte pas à la longue la louange exagérée.*

(Après 1883.)

Les six lettres qui suivent (conservées à la Bibliothèque nationale de France) semblent montrer qu'à la fin de sa vie Théodore Gouvy a voulu jouer, sinon un rôle de père, du moins celui d'un mentor bienveillant auprès de Dubois. Il le stimule, le conseille, lui reproche certains penchants pour le naturalisme, propose de l'introduire auprès de ses contacts allemands pour favoriser la diffusion de ses œuvres. Théodore Dubois encouragea cette filiation et œuvra à Paris pour la reconnaissance de Gouvy. Il dirigea certaines de ses œuvres et, l'année même de sa nomination à l'Institut (1894), fit pression pour que le monde académique fasse un geste envers cet éminent oublié : à sa grande surprise (comme on peut le lire ci-après), Gouvy est nommé correspondant de l'Académie des beaux-arts de Paris en remplacement de Rubinstein. Quelques semaines après la mort de Gouvy, c'est encore Théodore Dubois – alors au sommet de la reconnaissance institutionnelle – qui demande au journal *Le Ménestrel* d'insérer un rectificatif à la notice nécrologique consacrée au compositeur dans son numéro du 1<sup>er</sup> mai 1893 :

*Cher ami,*

*Les notices nécrologiques parues après la mort de Théodore Gouvy dans différents journaux et même dans Le Ménestrel, renferment beaucoup d'inexactitudes ; il serait bon et juste, à propos d'un artiste aussi digne que le fut Gouvy, de rétablir la vérité et de rectifier les erreurs qui se sont glissées involontairement dans ces courtes notices. Le Ménestrel a une hospitalité très large et je ne doute pas que vous ne l'accordiez aux lignes suivantes que je reçois d'un ami de Gouvy :*

*« Tout au début de ses études, Théodore Gouvy fut élève d'Elwart ; il ne s'est formé ensuite à aucune école qu'à la sienne propre et à celle des vieux maîtres tels que Bach, Mozart, Haendel, Beethoven, etc. qu'il étudiait avec passion. Il n'a fait à Berlin qu'un très court séjour en 1843 avant d'aller en Italie, mais il n'y a pas terminé son éducation artistique.*

*« Admirateur de Mendelssohn, il a subi, comme tant d'autres à ce moment, son influence, qu'on ne remarque du reste que dans ses premières œuvres symphoniques, mais il ne l'a jamais connu personnellement.*

*« Des auditions de ses œuvres à la Société des concerts du Conservatoire et aux concerts Lamoureux ont fait connaître et apprécier en France le nom de Gouvy.*

*« Si depuis une quinzaine d'années ses sympathies musicales le rapprochaient davantage de l'Allemagne, cela tient à l'accueil très chaleureux qu'on y faisait à ses grandes œuvres vocales, œuvres de haute valeur, scènes dramatiques pour soli, chœurs et orchestre, pour la plupart inconnues en France, et qui ont pour titres, outre Iphigénie en Tauride, Œdipe à Colone, Électre, Polyxène, etc. Ces œuvres ont obtenu en Allemagne, puis en Suisse, en Amérique et en Hollande un succès toujours croissant. Gouvy trouvait en Allemagne des moyens d'exécution, puissants et merveilleux, dont la France ne lui offrait pas l'équivalent : voilà pourquoi il y allait, mais au fond du cœur il était bien français, et ce n'est pas sans quelque amertume et quelque chagrin qu'il parlait parfois du peu de sympathie artistique qu'il lui semblait trouver chez ses compatriotes.*

*« Il y a lieu de supprimer la cantate Le Golgotha de ses œuvres, cette cantate n'ayant jamais été éditée. Théodore Gouvy fut nommé correspondant de l'Académie des beaux-arts de Paris en remplacement de Rubinstein et en même temps membre de l'Académie des beaux-arts de Berlin.*

*« Le jugement porté sur lui "qu'il était froid et sec au moral" est absolument faux. Ceux qui l'ont connu dans l'intimité savent au contraire quelles étaient sa bonté, sa sensibilité, la délicatesse et la profondeur de ses senti-*

ments. Il n'aimait pas beaucoup le monde et ne se livrait pas volontiers ; il avait en outre une modestie exagérée : tout cela fait qu'on a pu se méprendre sur ses véritables sentiments, mais c'était bien le caractère le plus droit, le plus noble, le plus simple, le plus digne qu'on put voir, doublé d'un cœur d'élite, sensible et profondément affectueux. »

Voilà, mon cher Heugel, la vérité rétablie, que je vous serai personnellement très obligé de porter à la connaissance de vos lecteurs.

Mille amitiés de votre affectueusement dévoué,

Théodore Dubois.

(Le Ménestrel, 5 juin 1898.)



Hombourg-Haut, Lorraine, 4 juillet 1891

Il est permis, quand on vient d'accomplir ses 72 ans, il est même convenable de se souvenir des rares amis qu'on peut encore avoir et de leur demander de leurs nouvelles : car, à cet âge, chaque nouvel anniversaire vient tinter à notre oreille comme cette cloche d'avertissement qui nous annonce que le départ des trains n'est plus éloigné !

Votre dernière lettre m'a confirmé ce que je savais par les journaux : vous avez un nouvel opéra en chantier [Xavière] et, votre collaborateur [Louis Gallet] étant un homme influent, j'espère que votre ouvrage verra bientôt la lumière de la rampe et je désire bien sincèrement qu'un franc et beau succès vienne promptement vous donner une satisfaction bien méritée et vous dédommage d'une longue attente et de quelques déceptions qui ne vous ont pas plus été épargnées qu'à un autre, car elles sont le lot commun à tous les compositeurs. J'ai trop d'estime pour votre talent pour supposer un instant que votre opéra sera dans le goût néo-français ou néo-germain. Tous ceux qui, en Allemagne du moins, ont suivi les traces de Wagner dans ses derniers ouvrages, ont fait un four éclatant. C'est rabâcher que de répéter qu'il n'y a pas d'opéra sans mélodie, sans forme, sans art du chant. Supprimer tout cela, et vous supprimez l'art même et tout ce qui en fait la valeur, le charme, la grandeur.

On parle toujours de réformes ! Il n'y en a pas dans les arts comme dans l'industrie, où le neuf tue toujours le vieux et l'élimine à tout jamais. Nous admirons encore les tableaux de Raphaël, nous sommes saisis d'admiration en entendant la Messe de Bach, mais nos ingénieurs sourient de pitié en voyant la machine de Marly, qui passait pour un chef-d'œuvre au temps de Louis XIV. Je ne cesserai donc de répéter que Wagner n'a rien réformé du tout. Qu'il nous

vienne aujourd'hui un nouveau Boieldieu, un nouvel Hérold, on les portera aux nues. N'en voyons-nous pas un exemple dans l'apparition de Mascagni ? et le succès prodigieux de son œuvre [Cavalleria Rusticana] ne prouve-t-il pas que le public se sent heureux et soulagé de retrouver chez un jeune homme les qualités dont je parlais plus haut ? Mais cet opéra, que vous connaissez sans doute, m'a montré lui-même, par une seule exception, qu'on ne brave pas impunément le manque de forme. Voyez l'air d'Alfio, en mi mineur, si original, si crâne d'ailleurs et si hardi de modulation : eh bien cet air n'a fait aucun effet à la scène et laisse l'auditeur dans un état d'incertitude et de malaise, dont on ne se rend pas compte. Pourquoi ? parce que l'auteur est resté à peine six mesures durant dans son ton de mi mineur et que pendant quarante ou cinquante autres il divague dans les tons les plus étrangers au ton principal. Ah ! la foooorme, la foooorme, disait Brid'Oison [personnage du Mariage de Figaro de Beaumarchais].

J'ai été heureux d'apprendre le succès de la Messe de Bach au Conservatoire. Qu'un musicien tel que vous ait été impressionné, je le comprends sans peine, mais le public élégant du Conservatoire ! que diable a-t-il pu trouver dans une œuvre d'une science aussi gigantesque et où pas le moindre flonflon ne vient chatouiller l'oreille, pas le moindre ritenuto avec point d'orgue sur l'avant-dernière note ? Mystère !

La société des Grandes Auditions musicales de France (beau titre !) paraît avoir été moins heureuse. Aussi, pourquoi se produire dans une salle grande comme Albert-Hall quand on n'a pas des chœurs comme à Londres, et pourquoi venir avec 100 voix, là où il en faudrait au moins le quadruple ? C'est une chose curieuse que la musique chorale ne soit réellement florissante que chez les nations qui suivent la religion réformée. Je ne me charge pas d'expliquer ce phénomène, je le constate seulement.

Veillez, mon cher Dubois, recevoir pour vous et M<sup>me</sup> Dubois les meilleurs souvenirs de ma belle-sœur et les bonnes amitiés de votre dévoué

Théodore Gouvy.



Leipzig, hôtel Hauffe, 24 mars 1892

Mon cher Dubois,

Votre lettre m'a fait un sensible plaisir et je vous remercie de toutes les aimables choses que vous me dites, tout en en mettant une bonne part au compte de la bienveillance qui vous est naturelle. Vous avez lu mon Électre

à travers le pince-nez de l'amitié et vous n'avez voulu en voir ni les faiblesses ni les défauts, en vous disant que c'était affaire à l'auteur de les découvrir lui-même, je ne puis vous en blâmer.

En lisant, avec le soin que vous avez bien voulu y mettre, un ouvrage que j'ai appelé dramatique, vous vous êtes peut-être demandé pourquoi je ne travaillais pas pour la scène ? Je trouve, et du point de vue de l'art vous ne me donnerez peut-être pas tort, je trouve que, vu les idées qui prédominent aujourd'hui, l'art musical proprement dit s'éloigne de plus en plus du théâtre. Subjuguée et corrompue par l'exemple de Wagner, l'école néo-française et néo-germaine a retranché de l'opéra tout ce qui en a de tous temps fait le mérite et la valeur et en un mot la raison d'être. Sous prétexte de vérité on nous donne des opéras d'orchestre avec déclamation obligée ! et le chœur, cet autre puissant facteur de toute grande œuvre, que devient-il dans tout cela ? et les ensembles, les finales et le mélodieux agencement des voix ? plus rien de tout cela, l'art musical se matérialise, en attendant une bonne réaction qui le ramènera dans sa voie.

Vous du moins, mon cher Dubois, vous êtes resté fidèle aux saines traditions et vous partez du bon principe que sans forme et sans mélodie il n'y a plus de musique. L'ouvrage que vous avez donné au Théâtre-Italien et que je relis de temps à autre, me fait bien augurer de celui que vous destinez à l'Opéra-Comique. Quel malheur qu'il faille attendre si longtemps et combien j'admire votre stoïque patience ! Cette centralisation parisienne, qui peut avoir du bon en politique, est absolument désastreuse pour l'art. Il y a dans ce pays-ci certainement 20 ou 30 villes où on peut monter un opéra dans les meilleures conditions et il est, au point de vue du succès, absolument indifférent qu'un ouvrage soit joué pour la première fois à Berlin ou à Weimar, ou à Darmstadt. S'il réussit, le bruit s'en répand aussitôt par la voix des journaux et il est joué partout. Pourquoi pareille chose n'existe-t-elle pas en France ? Mais non, être joué en province est déjà une mauvaise note et notre Grand-Opéra est dominé par l'idée biscornue que ce serait un déshonneur de monter un ouvrage qui a réussi à Rouen ! Tenez, les compositeurs français sont de vrais martyrs et je ne connais pas de condition pire que la leur. Si on les interrogeait tous, l'un après l'autre, combien y en aurait-il qui me donnerait tort ?

Je ne puis donc que souhaiter de tout cœur que votre persévérance ne se fatigue pas. Je vois, en attendant, avec plaisir que vous et vos œuvres être très recherchés dans tous les concerts de Paris et Le Ménestrel, que je lis quelquefois, me montre votre nom presque à chaque alinéa : bravo.

Je ne vous cache pas que j'ai eu une grande satisfaction le 15 de ce mois, en entendant mon Stabat à un des grands concerts de Cologne, ce même Stabat que vous m'avez fait l'amitié de diriger vous-même deux fois à Paris, chez Lalo et M<sup>me</sup> Viardot. Seulement à Cologne nous avions 200 voix et 100 musiciens d'orchestre, et quel orchestre et quelles voix !

Adieu mon cher Dubois, veuillez présenter à M<sup>me</sup> Dubois mes affectueux souvenirs et croyez aux bons et fidèles sentiments de votre dévoué

Théodore Gouvy.



Leipzig, hôtel Hauffe, 17 décembre 1894

Mon cher Dubois,

Votre dépêche reçue samedi soir m'a tellement stupéfiée, que j'ai jugé une contre-dépêche nécessaire pour bien m'assurer que je n'étais pas dupe de quelque mystification d'un mauvais plaisant ! Votre bonne et affectueuse lettre, reçue hier soir, me rassure à cet égard, mais... ma stupéfaction dure toujours. Seulement il s'y est mêlé, en vous lisant, une émotion sincère et attendrie, quand j'ai vu quel ami généreux et dévoué je possédais en vous. Oui, dès que j'ai vu la dépêche signée Dubois, je me suis dit : c'est lui qui a fait le coup ! Et voilà deux jours que je m'en vais répétant du matin au soir : mais n'est-ce donc pas un rêve ? mais qu'ai-je donc fait pour mériter tant d'honneur d'une part et tant de sympathie de l'autre ? J'étais à cent lieues de penser que l'Académie des beaux-arts pût jamais encore songer à votre serviteur. Vous vous souvenez peut-être de ce prix Chartier que j'ai (il y a bon nombre d'années) oublié d'aller chercher ? et voilà comment l'Institut se venge : c'est toute la corporation des premiers artistes de France qui, grâce à votre initiative, m'appelle à une distinction si haute et si recherchée !

Ah ! mon cher Dubois, qu'il est doux et consolant de recevoir, sur le déclin de la vie, de telles couronnes quand elles vous sont offertes par la main de l'amitié ! et qu'elles viennent, à l'improviste, trouver l'artiste dans sa solitude laborieuse, comme ce Romain qu'on alla prendre à sa charrue ; vous voyez que je ne suis pas dégoûté, je me compare à Cincinnatus !

Mon ami Michel, qui m'écrit en même temps que vous, me raconte par le menu comment les choses se sont passées, et la part si sympathique que Thomas a prise à cette élection. N'a-t-il pas dit que c'était une sorte de réparation qui m'était due ? Hélas ! qui mieux que vous à Paris mérite un acte de justice réparatrice, vous qui attendez depuis tant d'années que le soleil luise enfin pour



vous. Mais le jour n'est pas loin, j'espère, où votre nouvel opéra verra la lumière de la rampe avec acclamation du public parisien, et croyez que ce jour-là personne ne sera plus heureux que celui qui écrit ces lignes et qui vous remercie en vous embrassant de tout cœur.

Et maintenant il faut que j'écrive à Michel, à Thomas, à ma belle-sœur, etc. etc. Je vous prie de vouloir bien présenter à M<sup>me</sup> Dubois mes respects affectueux, une poignée de main à votre grand fils et je reste

Votre bien sincèrement dévoué

Théodore Gouvy.

Je me réjouis de lire votre notice sur Gounod, je sais qu'elle sera écrite con amore et avec l'admiration que vous aviez pour le grand artiste et que je partage.



Hombourg-Haut, Lorraine, 3 mai 1895

Mon cher Dubois,

Il y a bien, bien longtemps que je me propose de vous écrire, car je ne vous ai pas encore remercié pour l'aimable envoi de votre notice sur Gounod que j'ai lue avec grand plaisir. Vous avez parlé de lui en homme digne de le comprendre et de lui succéder, tout en évitant de toucher à sa vie privée, en quoi vous avez été fort sage.

Votre biographe futur n'aura pas à faire de ces prudentes réticences, Dieu merci, car votre vie est à jour, mais il pourra dire de vous, et à plus juste titre, ce que vous m'écriviez vous-même, il y a quelque temps : « On a été injuste envers vous. »

C'est ce que je répète tous les jours en songeant aux délais sans fin qu'on vous oppose et à cet espoir toujours trompé de pouvoir paraître devant le public avec un grand ouvrage. « Sale métier que celui de compositeur ! » disiez-vous dans une de vos lettres. Je comprends ce cri de découragement qui vous a échappé ; mais mon cher Dubois, ce n'est pas le métier qui est sale, au contraire, c'est le plus propre, je veux dire le plus beau que je connaisse ; ce qui est abject, écœurant, c'est cette centralisation effrénée, peut-être excellente en matière politique, mais qui équivaut à un égorgement de l'Art et des artistes. Donc il y a en France deux théâtres lyriques pour 200, peut-être 2000 compositeurs, c'est insensé ! Mais vous, messieurs du Conservatoire, parlons franc, n'êtes-vous pas un tout petit peu complices de cette situation anormale ? Ne poussez-vous pas tous les élèves des classes de composition vers le théâtre ?

*N'y-a-t-il, en musique, pas autre chose encore à faire que des opéras ? Je dis plus, est-ce que nos grands classiques ont fait leur réputation sur la scène ? Dans les conservatoires de l'Allemagne on nourrit les jeunes gens de la moelle des maîtres et ils s'en vont alors dans des villes de second et même de troisième rang diriger ces concerts qui sont aujourd'hui la vraie expression artistique de ce pays, où le théâtre n'a jamais joué qu'un rôle secondaire.*

*Mais je crois que je me bats contre des moulins à vent et vous prie d'excuser mon Donquichottisme : on ne réforme pas les mœurs d'une nation.*

*Vous savez, depuis votre fameuse dépêche du mois de décembre, je ne suis pas encore revenu de ma stupeur ! Mille fois, je me suis demandé : sur quoi diable l'Académie des beaux-arts a-t-elle pu former son opinion quand elle m'a décerné cet honneur. Assurément pas sur mes succès à Paris, je n'en ai jamais eus. C'est donc sur des sujets antiques. Mais vous êtes le seul et unique à qui je les aie envoyés ! Donc c'est le seul Dubois qui a convaincu Thomas, Thomas qui a convaincu la section, et la section tous les autres ! c'est égal, je reste stupide devant cette nomination qui, du reste, à l'étranger a fait un effet bœuf.*

*Mes affectueux respects à M<sup>me</sup> Dubois et une chaude poignée de mains de votre dévoué*

*Théodore Gouvy.*



Hombourg-Haut, 12 décembre 1895

Mon cher Dubois,

*Recevez d'abord mes biens vifs et sincères remerciements pour le très aimable envoi de votre Xavière et de votre Messe pontificale.*

*Si j'ai tardé un peu à le faire, c'est que je tenais à connaître à fond ces deux ouvrages remarquables, mais à des titres bien différents. Votre Xavière est une charmante paysannerie, où tout respire une naïveté, une simplicité champêtre, qui n'existent peut-être pas à ce point dans la nature, mais qui sont bien acceptables au théâtre quand elles sont, comme ici, poétisées par des accents vrais et émus et par des harmonies si fines, si nouvelles, si distinguées, dont vous avez le secret. Tout cela, relevé encore par une mise en scène intelligente, par le talent des acteurs, etc. doit former un spectacle ravissant et bien capable de fasciner le public pour une longue série de représentations.*

*Me permettez-vous maintenant d'exprimer un regret ? Votre librettiste vous a-t-il donné là un poème où le compositeur ait pu montrer son talent dans toute sa valeur ? Je ne me charge pas de la réponse et m'en rapporte*

à vous. M. Gallet vous a fait une pièce d'après les idées en cours aujourd'hui, il a voulu être dans le train. Avec des pièces pareilles il faut faire une musique comme on parle, éviter surtout de répéter un mot, faire aussi rarement que possible un air, un duo, un ensemble, car la vérité, dit-on, l'exige. Toute la question est de savoir si c'est la vérité, ou ce qu'on appelle ainsi, que nous allons chercher au théâtre. Quoiqu'il en soit, vous avez, mon cher Dubois, fait comme votre poète, vous avez hardiment jeté votre bonnet par-dessus les moulins et jeté par-dessus bord le vieux jeu. Vous avez fait un vrai tour de force en rendant musicalement attachant un opéra où l'occasion se présente trop rarement pour le musicien de faire preuve d'invention mélodique et de facture, comme aux pages 130-131, 114, 155, dans les ballets, etc. Enfin ce qui ne nuira pas au succès de votre œuvre c'est l'honnêteté, la pureté morale qui s'en dégagent, toutes choses qui doivent reposer le public des insanités et obscénités, dont le théâtre et la littérature sont infestés aujourd'hui.

D'après tout ce qui précède, et tout en rendant justice à la gentille Xavière, je n'ai peut-être pas besoin d'ajouter que, au point de vue purement musical, c'est à la Messe pontificale que je donne la préférence. Dieu soit loué, les doctrines de Bayreuth n'ont pas encore envahi l'Église. Dans votre messe je me retrouve et je vous retrouve tout entier. Que voulez-vous, mon cher, moi je suis pour le vieux jeu ! je suis pour l'ampleur des formes, pour le large développement des idées, pour la polyphonie chorale, pour tout ce qui est, en un mot, l'essence même de l'art et ce qui en constitue la valeur et la dignité. Et tout cela je le retrouve dans votre belle messe, la plus belle assurément de l'époque moderne. Elle m'a charmé du commencement jusqu'à la fin et vous fait beaucoup d'honneur ; quelle belle chose, entre autres, que le Credo !

Adieu, mon cher ami, le papier me manque. Merci encore, mes bons souvenirs et ceux de ma belle-sœur à vous et M<sup>me</sup> Dubois et croyez-moi

Votre bien dévoué

Théodore Gouvy.



Francfort s/m, 3 janvier 1898, Hôtel d'Angleterre

Mon cher Dubois,

À l'époque du nouvel an, on aime à donner une marque de souvenir à ses amis et je prends la plume pour vous souhaiter à vous et votre chère femme la continuation de toutes les joies et satisfactions que vous donne aujourd'hui une carrière d'artiste si bien commencée et si fidèlement suivie.

Maintenant laissez-moi un peu remonter aux calendes grecques pour vous dire que j'ai reçu en juillet votre petit mot aux eaux de Wildbad, où je n'ai rien guéri du tout, mais où j'ai du moins entendu de fort bonne musique par un orchestre venu de Nuremberg, qui commençait tous les matins ses concerts par des Chorals joués à grande volée de cordes et de cuivres, pendant que le soleil dorait de ses premiers rayons les hauts sapins de la Forêt noire ; c'était émouvant. Rentré en Lorraine, je me suis attaqué à une Didon (rien pour la scène) qui sera certainement mon dernier grand ouvrage, si toutefois il m'est donné de le terminer.

En août, j'ai lu avec grand plaisir la nouvelle de vos succès à Blankenberge et plus récemment j'ai appris les triomphes que vous a procurés votre Concerto de violon, dont ma belle-sœur aussi m'a écrit en termes fort élogieux.

Tout cela est réconfortant et encourageant pour vous. L'artiste a besoin de succès, comme la fleur à besoin d'eau et laissez-moi espérer que votre renoncement au théâtre ne sera pas éternel ; ce n'est qu'une brouille d'amoureux et on « revient toujours à ses premières amours », puisque la chanson le dit. L'avenir est maintenant à vous, depuis la disparition d'un homme que je n'ai pas besoin de nommer.

Me voici à Francfort, pour y entendre dimanche prochain ma Polyxène, une œuvre de concert de même genre et étendue que les autres que vous connaissez. La société Sainte-Cécile, qui m'offre ce régala, a un chœur très nombreux (70 sopranes) et, nourri des œuvres de Bach et Haendel, les combinaisons polyphoniques ne sont pour lui qu'un jeu.

Et tenez ! il me vient une idée mirifique : n'avez-vous pas, à l'époque du nouvel an, une huitaine de vacances ? Alors pourquoi ne viendriez-vous pas entendre ma Polyxène ? ! De Paris le 8 part un train direct du soir, vous seriez à Francfort le 9 au matin, et vous pourriez vous reposer jusqu'à l'heure du concert qui est à 7h du soir, ou même à 6, si je ne me trompe pas.

Mon projet a un double but, je voudrais vous faire faire la connaissance des deux Kapellmeister de l'endroit : M. Grütters, directeur de la Sainte-Cécile et M. Koegel, chef d'orchestre des concerts de symphonie. Ces deux connaissances pourraient avoir pour vous des suites incalculables et la présentation d'ailleurs n'aurait rien que de fort naturel, ces messieurs sachant que vous n'êtes pas venu de Paris exprès pour eux, mais pour entendre l'œuvre d'un ami.

Allons, chère M<sup>me</sup> Dubois, plaidez un peu ma cause et venez avec votre cher mari entendre une fois comment on fait de la musique dans ce pays. On ne peut plus aujourd'hui se renfermer dans les quatre murs d'une ville, cette

ville fût-elle Paris. Le mouvement international a puissamment commencé, il ne s'arrêtera plus. Il faut que Dubois connaisse enfin l'Allemagne.

Ma belle-sœur compte bien venir avec son fils, si toutefois elle se trouve assez bien portante.

Adieu donc, mon cher Dubois et, je l'espère un peu, au revoir ! Toutes mes bonnes amitiés à vous et à M<sup>me</sup> Dubois

Votre vieil ami,

Théodore Gouvy.



Manuscrit du premier quatuor à cordes de Gouvy. (Conseil Général de la Moselle – Division des Archives, de la Mémoire et du Patrimoine.)

Manuscript of Gouvy's First String Quartet. (Conseil Général de la Moselle – Division des Archives, de la Mémoire et du Patrimoine.)